

Aliénation et bulletins noirs

Olivier Renault

Volume 49, numéro 4 (278), novembre 2007

La droite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34661ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renault, O. (2007). Aliénation et bulletins noirs. *Liberté*, 49(4), 24–35.

Aliénation et bulletins noirs

Olivier Renault

*S'il n'y avait pas eu de médecins
il n'y aurait jamais eu de malades*

ANTONIN ARTAUD

Ce qui suit est à lire comme un billet d'humeur, l'intervention hasardeuse, ponctuelle dans le temps, sujette à variation, d'un Sujet qui n'est pas a priori passionné par la politique, mais qui ne saurait négliger le politique. Notes volages pour tout simplement tenter d'y voir un peu plus clair, par le petit bout de la lorgnette, accoudé pour l'apéro au Café du Commerce comme d'autres au Café de la Régence, où Monsieur Tout-le-Monde règle le temps d'un pastis ou d'un demi sans faux col le sort de l'humanité – mais pour cet instant-là seulement.

La vie en gros plan, disait Chaplin, est une tragédie ; la vie en plan général, c'est une comédie. Prenez les microdramas de la vie quotidienne, accélérez-les, mettez-les à l'épreuve du monde, du cosmos, et vous verrez l'aspect généralement comique qui peut s'en dégager, ou du moins une relativisation qui en élimine la lourdeur. Pascal : deux infinis, milieu. Le ciron. L'Ecclésiaste : vanité de vanité.

Certaines lois des Moralistes¹ peuvent être dévoyées, pour le pire. L'énoncé qui nous apprenait l'humilité, la valeur poussiéreuse de notre enflure narcissique, peut se retourner en cynisme morbide et passif devant le meurtre. Voyez Staline : la mort d'un proche est une tragédie, des milliers de morts sont une statistique.

1. Je prends évidemment le mot en son sens strict : qui traite des *mœurs*, et non en son sens courant de moralisateur, donneur de leçon. Le Moraliste, au fond, dans son étude du cœur humain, n'a cure de la morale, qu'il laisse aux rassembleurs, aux pasteurs en tous genres.

La grande affaire de notre temps – de presque tous les temps – est la pulsion de mort. Non seulement dans sa représentation spectaculaire intégrée : il devient de plus en plus difficile de voir un film, une série télévisée – ou de lire un roman – qui ne mette pas en scène au moins une mort violente. Au moins. La préférence va tout de même aux meurtres en série – la modernité a inventé la série dans l'art et l'industrie, mais aussi dans le meurtre. En série, ou de masse : génocides et massacres (dans les universités ou les supermarchés).

Un désir de la mort de l'autre, mais aussi de la sienne propre. Il y a à mon sens quelque chose de morbide dans la façon dont les Français ont désiré leur nouveau président de la République. Un fort désir de droite, de droite dure, vous savez, une qu'a le phallus, qui tape dur pour régler les problèmes – ou du moins asseoir son pouvoir et ses prérogatives financières.

L'aspect positif de la dernière période électorale aura été une libération de parole chez les Français tant sur la politique que sur le politique. Il y avait, il est vrai, un certain côté « Café du Commerce » à cette prise de parole généralisée, mais pourquoi pas, j'aime passionnément la vie des cafés, et les gens qui les fréquentent votent. Du moins beaucoup d'entre eux. L'opinion publique tendait, avant la catastrophe d'avril 2002, à penser que de toute façon, gauche et droite, c'est pareil, tous pourris. Mais il est des nuances dans la pourriture même, demandez aux viticulteurs...

La droite et le symptôme

Sans être politologue, il est possible de distinguer, quoiqu'en ait cette opinion générale, une différence entre la gauche et la droite. La droite relève d'une certaine médecine moderne² qui s'emploie à traiter le symptôme. Le sujet ou le patient est malade, cette maladie se révèle sous formes de symptômes ; ce sont ces symptômes qu'elle entend étouffer, anesthésier, anéantir, sous prétexte du mieux-être du patient. Le symptôme annihilé, on croit le

2. Généralisation, bien sûr, mais sans généralisation on ne saurait théoriser...

patient guéri. On s'étonne de rechutes, ou d'autres maladies collatérales insoupçonnées. En d'autres milieux, on appelle cela une récursive. Et cela, on nous le serine régulièrement, doit être sévèrement puni.

C'est que le symptôme révèle que du mal il y a; cette révélation est insupportable aux yeux et aux oreilles de presque tous.

L'attitude globale de la droite, donc, c'est d'étouffer le symptôme. Ça ne va pas? Il y a des émeutes? Des voitures qui brûlent? Ne vous inquiétez pas, on vous envoie les forces de l'ordre, mais non pas la police régulière, qui dans un tas de quartiers ne fait plus son travail de prévention et n'intervient plus dans ce que l'on appelle maintenant les « cités »; mais les CRS, les brigades antiémeutes. Cités. En France, on aime les noms qui font semblant de résumer une réalité complexe : les Jeunes, les Cités, les Banlieues. La France aime les mots : ce n'est pas un mal en soi, bien sûr, mais quand les mots recouvrent les maux, même Saussure y perdrait son... latin ! La France aime les mots, et les « bons mots ». Un trait d'esprit peut (pouvait?) décider d'une campagne électorale, ou du moins faire basculer une partie de l'opinion. « Vous n'avez pas le monopole du cœur » (Giscard d'Estaing, 1974); « Mais vous avez tout à fait raison, Monsieur le Premier ministre » (Mitterrand à Chirac qui, alors premier ministre, réclamait à Mitterrand le droit de l'appeler simplement Monsieur, puisque les deux étaient candidats à égalité³ pour briguer la présidence).

On aime ces bons mots. Ça rappelle un peu ce que la France a été, ou est parfois encore, soit : le pays de l'*esprit*. Indéfinissable qualité, qui se sent, s'éprouve en pleine société, en public, devant une cour. L'objectif étant, bien sûr, d'avoir les rieurs de son côté. On se rappelle Proust évoquant Saint-Simon qui ne cesse de faire l'éloge du fameux (et indéfinissable) « esprit des Mortemart », déplore qu'il n'en donne aucun exemple. Le mot d'esprit, le « Witz », ou le très joli vieux mot français de « saillie » – qui a

3. « Ce soir, je ne suis pas le premier ministre, vous n'êtes pas le président de la République, nous sommes deux candidats à égalité. Vous me permettrez donc de vous appeler Monsieur Mitterrand. » Réponse moqueuse du candidat du Parti socialiste (PS) : « Mais vous avez tout à fait raison, Monsieur le Premier ministre. »

l'avantage d'être directement sexuel – réclame la présence en chair d'un spectateur qui jouit de l'oreille. Le spectacle ne se fait pas (tant) par les yeux que par l'oreille, pour qui sait la traîner aux bons endroits et aux bons moments. Ici l'opinion publique se fait aussi (surtout?) par le rire, les rieurs, qu'il faut savoir mettre de son côté. Tout le monde se souvient de la mort du général de Gaulle, avec cette une de *Hara-Kiri* : « Bal tragique à Colombey : 1 mort⁴. »

Oui, c'est un pays où le ridicule tue. Voyez Valmont à la fin des *Liaisons dangereuses*. Il meurt parce qu'il a été ridiculisé, rien d'autre. La fine fleur de la noblesse mourait dans la fleur de l'âge parce qu'elle se battait en duel pour des questions d'honneur. Devant cet état de fait, Louis XIII a interdit les duels sous peine de... mort (!).

Mais les temps changent – un peu : aujourd'hui, l'honneur s'en est allé, mais pas le ridicule. Ce sont les éloquents qui l'emportent.

Ou les esbroufeurs. Les charlatans qui vous assurent qu'ils ont la bonne graine de perlimpinpin pour guérir tous vos maux. Tout cela pour dire que, ce qui fait le succès d'une élection présidentielle, ça n'est évidemment pas le programme, ou si peu, mais un certain art supérieur de paraître. D'incarner la solution. D'être le bon médecin, le bon gourou. Truisme? Pas si sûr, puisque tout le monde ou presque, au fond – ceux qui votent –, agit comme si c'était le contraire. Ce qui fait l'avantage et la force de la démocratie est aussi sa faiblesse : elle peut être battue par ses propres moyens, comme en 1933.

Je crains que Philippe Forest n'ait raison lorsqu'il dit que nous sommes entrés dans la « société de consolation⁵ ».

Mais, curieusement, les dernières élections n'auront pas livré de réels mots d'esprit, ne serait-ce qu'une seule rapière verbale, une seule botte secrète à se mettre sous la dent. C'est le fer-raillage permanent qui l'a emporté. Du fameux débat télévisé

4. En oubliant bien sûr le bal, plus tragique – plus statistique? – du 1^{er} novembre 1970, quelques jours avant la mort du général, d'un « dancing » de Saint-Laurent-du-Pont, dans l'Isère, où moururent 146 personnes.

5. Voir Philippe Forest, *Tous les enfants sauf un*, Paris, Gallimard, 2007.

d'entre deux tours ne sera resté que le visage artificiellement impassible de Sarkozy (qu'avait-il donc ingurgité pour être aussi calme, limite lymphatique, ce soir-là ? – il était prévenu : il suffisait de ne pas s'énerver comme il le faisait depuis trop longtemps, de calmer le jeu, de subir les attaques, de n'avoir pas l'air trop ridicule, pour remporter le débat, donc les élections) et les très méprisants « Madame » (entendre « Madame, virgule »), dont il truffait à foison ses phrases. Il fallait rappeler à la France qu'il avait une femme en face de lui, que la France n'était pas prête à voter pour une femme (nous ne sommes pas des Allemands, tout de même !), tout comme les États-Unis ne sont pas prêts à voter pour un Noir. Voilà où nous en sommes dans nos démocraties avancées.

Par ailleurs, ce que j'ai entendu de plus virulent contre Ségolène Royal, ce sont des femmes (dois-je ici ajouter ou non : évidemment ?) qui l'ont proféré. Insultes, mépris, dégoût. Il ne fallait certainement pas qu'elle soit choisie entre toutes les femmes. Pas *elle*.

Pourtant, quelques mois avant les élections, Ségolène Royal flottait sur un nuage de popularité. Les élections auraient eu lieu à ce moment-là qu'elle l'aurait emporté – nous disaient les sondages. Ayant échoué dans la crise des « banlieues », la droite sortait d'un bilan catastrophique pour un certain nombre de dossiers sociaux, mais elle avait aussi raté l'économie. Une droite qui ne réussit même pas l'économie... Ils avaient les fesses serrées, les petits copains de l'Union pour un mouvement populaire (UMP). Mais c'était sans compter sur la gauche.

Si, selon Pasolini, l'Italie des années 1960-1970 avait la bourgeoisie la plus stupide d'Europe – voire du monde –, la France peut se targuer, là-dessus, d'être semblable : nous avons ici la gauche la plus conne de la planète.

Allons, cessons d'être vantards et nombrilistes : la plus conne d'Europe, ça suffira amplement. Des sondages favorables, une droite en pleine déconfiture et au bilan catastrophique, une femme qui passe pour séduisante, un pays en quête de changement.

Vraiment ?

Dans cette même revue, il y a une quarantaine d'années, Hubert Aquin publiait un article retentissant, « L'art de la défaite ». Il n'est pas anodin, après tout, de se poser la question de ce que l'on veut, au juste, dans une insurrection (voire dans une élection...). Les Patriotes, après avoir mis une raclée aux troupes britanniques, ont eu peur de vraiment gagner. Qu'auraient-ils fait du pouvoir ? peut-on se demander. Mais aussi : qu'auraient-ils fait de leur victoire ? Le diable qui apparaît dans le conte de Cazotte *Le diable amoureux* pose en italien cette question très simple : *Che vuoi ?* Que veux-tu ? Ou, pire encore, que désires-tu ? Ça ne va pas de soi.

C'est que les insurrections n'ont pas *forcément* pour vocation de prendre le pouvoir, mais de dire autre chose ; une insurrection peut aussi être un symptôme qui échoue – ou réussit, parfois – à dire sa *cause*. Les Patriotes ont échoué dans leur désir de faire du Québec non seulement un État indépendant, mais une République.

La gauche et l'écoute

La gauche, ce qui serait la gauche, une vraie gauche, serait une attitude d'*écoute* préalable avant non seulement d'agir, mais de *faire agir le sujet même du théâtre des opérations*. C'est, par exemple, le fondement de la psychanalyse européenne lorsqu'elle est bien pratiquée, lorsqu'elle est elle-même, dégagée de toute psychiatrie et donc affranchie des grands laboratoires pharmaceutiques. C'est aussi une ostéopathie intelligente (il convient de toujours préciser, tant pullulent les imposteurs et charlatans de tous crins), qui écoute le symptôme pour aller guérir le mal où il se trouve, dans des endroits parfois insoupçonnés, qui échappent à une logique non éclairée. Petite anecdote. Une amie va mal, très mal : depuis plusieurs mois, elle a des vertiges, tombe, n'ose plus sortir. Je l'accompagne chez un médecin, puis un oto-rhino coté. Problème à l'oreille interne, ça passera, faites ces exercices simples, perlimpinpin. Nous allons voir une ostéopathe compétente. Elle dit : « Bien sûr qu'il y a un problème à l'oreille interne. Mais c'est le symptôme, pas la cause

de votre mal. Votre mal vient de plus loin, souffle, circulation du sang ; votre oreille interne, et donc vos vertiges, ne sont que des conséquences en chaîne. Nous allons nous attaquer à la vraie cause, ça prendra du temps, mais on y arrivera.»

Aujourd'hui ? Elle va très bien, merci. Sans poudre de perlimpinpin.

On nous serine depuis de longs mois que la France va mal. C'est vrai, c'est faux. De quoi parle-t-on précisément lorsque l'on profère ce genre d'assertion ? Et, surtout, quel est l'intérêt en jeu ?

On nous rabâche que la France va mal. Alors, veut-on la guérir ? Et comment ?

Si la France va mal – et le Monde aussi, en passant, et ça dure depuis longtemps – il faudra donc savoir écouter au-delà du symptôme, ne pas avoir peur de régler les vrais problèmes. Et accepter que la guérison puisse prendre du temps, beaucoup de temps – puisque le mal est ancien et profond – et qu'il faille y consacrer de l'argent.

Notre nouveau président, on le sait, considère qu'il y a un gène du crime, un gène de la pédophilie, voire de l'homosexualité. Cela doit se guérir, bonnes gens, voire s'éradiquer, n'est-ce pas, à des fins de morale et de salubrité publique ? Notre nouveau président, alors candidat, avait tout intérêt à nous faire croire que nous étions, que notre pays était, génétiquement malade. Un peu de terreur, apparition du druide médiatique, et le tour est joué.

En fait de maladie, moi, j'ai surtout vu l'envoûtement collectif et cathodique. *Spectaculaire* campagne, où pas un instant les chaînes amies et ennemies, prises par la même transe, croyant sans doute participer à quelque chose d'important, ne cessaient de passer en boucle des images du candidat. L'envoûtement continue : on n'a de cesse d'apprendre sur quel yacht (et avec quelle Fortune de France) il se trouve, où il court le matin, quelles marques il porte (débat au Café du Commerce : est-il sponsorisé ?), que les Américains adorent sa façon de se vêtir, qu'il est ivre mort avec Poutine, qu'il sera au parc des Princes pour le match PSG-OM, etc. ; bref, *il est partout*. Ça vous rassure ?

Symptôme spectaculaire de cette campagne : les couples. Avant, un président de la République devait être marié et bon père de famille. Qu'il connaisse des aventures à gauche ou à droite, si j'ose dire, n'avait guère d'importance, c'était une vieille tradition en France, les dirigeants devaient être virils (ça a coûté cher à Louis XVI), tant que le couple – voire la famille – était maintenu, sauvegardé. Une fille illégitime n'a choqué personne (et tant mieux); il n'y aura pas de lit de justice : Saint-Simon est mort.

Une chose était sûre avant même le passage aux urnes : le président ou la présidente serait moderne : non marié(e) ou divorcé(e). Le couple Hollande-Royal, que l'on ne voyait jamais réuni, a alimenté moult rumeurs jusqu'à l'annonce, que dis-je, la délivrance, l'offrande de ce scoop, un certain soir électoral. Un grand moment de *com*, un grand moment de connerie. L'autre versant, si vous préférez, c'est bien sûr l'autre candidat, étalant soigneusement ses états d'âmes, ses blues de minet qui s'est fait larguer dans la presse écrite et audiovisuelle. Vous voyez, je suis un Français comme vous, moi aussi je souffre, j'ai des sentiments, etc. Je peux aussi être cocu, comme tout le monde. Puis le rappel de la Cécilia, qu'elle vole à son secours, celle qui n'est pas allée voter, première dame de France, rien à battre... Celle qui a, aussitôt monsieur élu, occupé certaines fonctions diplomatiques avec les Lybiens (ce doit être l'ouverture), grillant au passage le socialiste nouvellement intronisé, pourtant, comme ministre des Affaires Étrangères (la queue de poisson et le bâillon, ce sont sûrement des signes d'ouverture, aussi...).

Ridicule. Ça a l'air de tuer moins qu'avant, le ridicule, les temps changent...

Crainte et servitude

Il est de notoriété générale qu'il est plus facile de gouverner les peuples dans la crainte, la Terreur, la soumission. Mais il faut aussi pour cela la soumission volontaire de ce peuple. Il est absolument remarquable – quoique guère étonnant lorsque l'on étudie un tant soit peu l'histoire et les textes qui nous ont précédés – de voir que

le texte le plus frais sur la question date du milieu du XVI^e siècle, le fameux *Discours de la servitude volontaire* (ou *Contr'un*) de La Boétie, fameux par sa réputation, mais si peu lu, ou du moins si peu intégré. Sinon, nous n'en serions pas là. Nous n'avons que ce que nous méritons. Si nous avons monsieur Sarkozy au pouvoir en France, c'est bien parce que la majorité du peuple français l'a voulu. Là-dessus, rien à dire. Mais l'avantage de la démocratie sur les systèmes féodaux, royalistes, ou tyranniques qui soit nous précèdent, soit nous entourent toujours, c'est que la démocratie permet l'opposition. Truisme à répéter, semble-t-il. Il est possible – quoique pas toujours très simple – de s'opposer, même avec virulence, dans le cadre même de la Loi et des Institutions.

Ces derniers mois ont donc vu la confirmation d'un désir de droite, d'un désir de dureté, d'un désir de lui fermer sa gueule à tout prix, au symptôme. Si les voitures ont brûlé en banlieue de Paris, on voudrait nous faire croire que c'est le fait d'une racaille sans foi ni loi et irrécupérable, et non pas parce qu'une certaine partie de la population *sans emploi* a manifesté son désespoir et son désarroi violemment.

Sans emploi : il faut évidemment entendre résonner Bataille. L'énergie sans emploi, la part maudite : excès, déchet, érotisme, violence, poésie. Sans naïveté : tout cela n'est pas non plus sans repos, toute révolution n'est pas non plus poésie⁶. On ne peut annihiler aucune des deux hypothèses qui précèdent, et il en est sûrement bien d'autres. Point d'angélisme, donc : je n'ai pas assisté aux incendies nocturnes en banlieue, mais j'ai vu des groupes de quelques adolescents, parfois des jeunes hommes, et même des filles, lors des manifestations parisiennes, qui trottaient à travers la foule des manifestants, choisissaient une victime, l'isolaient, lui faisaient un croc-en-jambe et la rouaient de coups une fois qu'elle se trouvait par terre. Comme des loups. Organisés, se prévenant par portable où porter le prochain coup, la prochaine

6. Quelques esprits malicieux, dont je suis, ne pouvaient s'empêcher de trouver comique que Dominique de Villepin, premier ministre durant les incendies en banlieue, ait peu auparavant publié un livre prophétique sur la poésie, *Éloge des voleurs de feu*. Parfois, le Symbolique revient dans le Réel sous de drôles de bombes... Et n'est pas Rimbaud qui veut !

attaque, se cagoulant à l'envi et changeant de vêtements dans le métro. Pour ceux-là, il est déjà tard : la répression ne sera pas une réponse suffisante : elle écartera ces symptômes-là pour quelque temps, puis ils ressortiront. Dans quel état ? La prison, école du crime, c'est bien connu, et c'est malheureusement toujours aussi vrai dans ce beau pays qui a les pires prisons d'Europe et un système de réinsertion très en retard (notamment sur le Canada).

« Ouvrez une école, vous fermerez une prison », disait Victor Hugo.

En France, nous faisons exactement le contraire. On nous annonce que les postes d'enseignants partant à la retraite ne seront pas remplacés. Veut-on ouvrir de nouvelles prisons ? Veut-on déplacer le malaise jusqu'à son explosion en pleine ville ? Veut-on la guerre urbaine ?

Il faut savoir que le peuple de Paris (notamment), historiquement, peut-être par atavisme, est ininflammable ; gare aux étincelles. Et ce, depuis toujours. Les clercs du Moyen-Âge n'hésitaient pas à manifester et à faire le coup de poing – jouissant il est vrai d'une certaine impunité⁷. Demandez à Louis XIV, traumatisé par l'aspect volatil et versatile du peuple parisien : la Fronde restera pour lui un tel traumatisme qu'il préférera régner d'un pavillon de chasse à quelques lieues de la capitale (Versailles...). 1789, 1830, 1848, Commune de Paris ; à un autre niveau, moins sanglant, 1936, 1968 et, pourquoi pas, 1995.

J'écris cela ; je suis sûr qu'il tremble comme une feuille...

L'électrochoc d'avril 2002

Une vraie gauche devrait être à l'écoute. Vraiment à l'écoute. Comme un psychanalyste ou un vrai médecin, écouter au-delà du symptôme, comprendre d'où vient le mal, la douleur. Ne pas confondre un phénomène avec sa cause. Nous en sommes loin, maintenant. La gauche française, qui avait de réelles chances de victoire dans l'opinion quelques mois avant les élections, s'est autodétruite. Ségolène Royal a commis des erreurs, sans doute. Mais elle a surtout été lâchée par un parti où il n'y a de social que

7. Voir John W. Baldwin, *Paris, 1200*, Paris, Aubier, 2006, p. 13-14.

le nom, où il n'y a de gauche que les souvenirs ou les pétitions de principe. Ceux que l'on appelle les «éléphants» du PS, ces vieilles figures du parti, ont tout fait pour écraser cette femme qui a au moins eu le courage de secouer le cocotier, de donner un coup de pied dans la ruche. Mais il était sans doute déjà trop tard. Au PS, on parle de réformes depuis des années, mais personne ne bouge. La défaite de 2002 devait être un électrochoc amenant une réelle prise de conscience et un nouveau départ, une nouvelle gauche. La réaction a été apathique, personnelle. Au lieu de voir une équipe travailler ensemble, nous avons assisté au minable spectacle d'un parti tiraillé par les ambitions personnelles, les cabrioles de petits-maîtres, des Machiavel de salon.

Mais au fond, c'est peut-être Artaud qui a raison :

[...] et la médecine, complice en cela de la plus sinistre et crapuleuse magie, passe ses morts à l'électro-choc ou à l'insulinothérapie afin de bien

chaque jour vider ses haras d'hommes de leur moi,
et de les présenter ainsi vides,
aussi fantastiquement
disponibles et vides.

Ou, encore plus définitif :

Qui a passé par l'électro-choc du Bardo, et le Bardo de

l'électro-choc, ne

remonte plus jamais de ses ténèbres, et la vie a baissé d'un cran⁸.

Voilà. Le PS, lui non plus, ne remonte pas de ces ténèbres, et notre vie a baissé d'un cran.

On a souvent accusé la droite d'être arrogante. Elle l'est plus que jamais, gonflée par un souffle qu'elle imagine la porter pour la prochaine décennie. Devant le suicide collectif du groupe PS, Sarkozy, ravi de l'aubaine, a beau jeu d'achever ses adversaires à coups de bottes, en recrutant quelques transfuges pour mieux les

8. Antonin Artaud, «Aliénation et magie noire», dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. «Quarto», 2004, p. 1138-1139.

étouffer et finir de dévaster le PS. Cela peut rappeler un certain Mitterrand qui, il y a quelques années, a du même coup fait implorer le Parti communiste français puis agité le spectre de l'extrême droite, qui existait à peine, afin de battre la droite. On étouffe d'un côté, on favorise l'éclosion d'un monstre de l'autre... Car, maintenant, on récupère l'extrême droite en assenant à Ségolène Royal que «jamais, entendez-vous, Madame, jamais la Turquie n'entrera dans l'Europe!» (curieux tout de même qu'il n'ait pas opposé son veto à la poursuite des négociations, alors qu'il en avait l'occasion, mais les urnes étaient déjà vidées, non?). À la naissance de quel monstre allons-nous assister maintenant?

Est-ce la Peste? N'exagérons rien, mais allez savoir... Artaud nous apprend, dans un autre de ses textes fulgurants, que celui qui est contaminé par la peste est celui qui en a peur⁹.

On peut craindre, et on a toutes les raisons pour le faire. Mais je préfère conclure sur les mots que prononçait Jean-Claude Milner lors de sa conférence à Lagrasse (Aude), juste après un attentat perpétré contre la librairie temporaire du Banquet du livre¹⁰ : «Ouvrez une école, vous fermerez une prison, disait Victor Hugo. Détruisez une librairie, vous confirmerez que la société tout entière est devenue une prison. Mais nous, nous sommes des aigles; les barreaux ne nous arrêteront pas; nous savons voler bas quand il le faut et nous savons voler haut. De la société telle qu'elle devient, nous avons tout à craindre, c'est pourquoi nous n'avons pas peur.»

9. « Personne ne dira pourquoi la peste frappe le lâche qui fuit et épargne le paillard qui se satisfait sur des cadavres. Pourquoi l'éloignement, la chasteté, la solitude sont sans actions contre les atteintes du fléau [...] », Antonin Artaud, *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1964, p. 60.

10. En août dernier, lors du Banquet du livre de Lagrasse, organisé (notamment par les éditions Verdier) autour de l'ouvrage à paraître de Pascal Quignard, *La nuit sexuelle*, des individus sont entrés par effraction dans la librairie temporaire de l'ancienne abbaye, détruisant environ huit mille livres.